

Compte rendu publié en ligne en 2002, au moment de la parution du n°13 des *Etudes littéraires africaines* (ce site de l'APELA a été supprimé ensuite)

Kamatari (Esther), *Princesse des Rugos : mon histoire*. Paris, Ed. Bayard, 2001, 257 p.

Cette autobiographie, rédigée dans la langue claire et sans recherche esthétique qui convient généralement aux mémoires, ne retiendrait pas l'attention d'une revue consacrée aux *Études littéraires africaines* si elle ne se présentait comme le premier ouvrage en langue française à être rédigé par une Burundaise. Mes fiches personnelles, même s'il y a de fortes chances qu'elles soient lacunaires pour ce qui a été publié au Burundi même, donnent pour le moment raison à l'auteur. Les témoignages littéraires (en dehors des essais et des éditions de textes oraux) émanant du Burundi, depuis le célèbre *Sur les traces de mon père* (1968) de Michel Kayoya, qui a même connu une traduction anglaise, ne sont pas très nombreuses en langue française, même si, avec des noms comme ceux de Melchior Mbonimpa, Ambroise Niyonsaba, Anselme Nindorera, Sébastien Katihabwa, etc., les rayons sont loin d'être vides. Ce sont là cependant tous des auteurs masculins.

La Princesse Kamatari évoque tour à tour son enfance dans la famille royale (elle est la nièce du Mwami), son instruction dans un pensionnat tenu par des religieuses, plus tard son départ brusqué vers la France au cours d'une période où la vie est devenue difficile pour les personnes de son rang. Son père, notamment, a été assassiné. Arrivée sans rien en France, elle est recueillie par une institution religieuse de province, se marie, puis cède à l'invitation qu'on lui fait de devenir mannequin. Beaucoup d'observateurs de la vie parisienne se souviennent de son apparition dans les défilés, où sa silhouette, et surtout un maintien doublement façonné par l'éducation à la Cour et au pensionnat, rendent plus éclatante la présence d'une femme noire dans un exercice jusque-là réservé aux Occidentales.

La Princesse, qui se remarie, fait donc une grande carrière, mais elle n'oublie pas son pays et au fil des années se transforme en acteur humanitaire au profit des populations durement éprouvées par les troubles et les violences politiques, voire les massacres. Dans l'exercice de la bienfaisance (au meilleur sens du mot), elle ne quitte pas son rang, mais se place dans la lignée de son père, grand prince à tous égards, en un temps où être prince était admis et souhaité. Du point de vue politique, et quelle que soit la générosité sincère qui s'exprime ici jusque dans la nostalgie pour une époque révolue, la princesse Kamatari ne quitte pas non plus le point de vue de la Cour, qui charge unilatéralement la tutelle belge en lui reprochant la fameuse invention de l'ethnie, donc l'introduction de la division dans un corps social qui, sans cela, aurait été unanime et pacifique dans la vénération de son roi. Cela ne l'empêche pas de se revendiquer d'une ethnie particulière, les Baganwa (les familles dynastiques), qu'on ne saurait confondre avec les Batutsi, encore moins bien sûr avec les autres groupes. Un témoignage attachant, donc, dont on retiendra surtout la particularité du point de vue sur le Burundi et, quant à l'Europe, l'expérience d'une réussite dans une situation de diaspora.

Pierre HALEN

